

Une balade à la forêt

écrit par Mohamed Mimouni



Bonne lecture :) !

PARTIE 1 :

Le début :

Automne 2024.

Avec des copains de l'université, on a prévu une balade en nature, car le week-end s'annonce ensoleillé.¹

Dimanche matin, j'me lève plein d'énergie et j'me lave le visage. J'avale une banane avant de me retrouver dans les transports bordelais.

J'arrive pour la première fois chez Adrien. Je constate son appartement d'étudiant :

L'espace y était bien aménagé et j'y ai remarqué deux lits superposés. J'ai pensé qu'il est bien confortable dans son appart, Adrien.

Romain est déjà là. Il a une présence si surprenante qu'on dirait qu'il occupe la pièce plus qu'elle ne l'abrite.

Avec Adrien et Romain, on s'est mis d'accord : on va aller se balader à la forêt de Floirac. C'est moi qui ai suggéré le lieu car j'le connaissais plutôt bien.

¹ Ce récit s'appuie sur des faits réels ; certains noms ont été changés pour garder privée l'identité des personnes concernées.

Nolan a prévenu la veille qu'il pourrait pas venir aujourd'hui, qu'on fera ça une autre fois. Mais alors qu'on s'apprête à bouger pour prendre le bus, je vois son nom s'afficher sur le téléphone d'Adrien.

Nolan arrive bientôt avec Léa.

Léa, c'est la copine de Nolan. Léa a une voiture. C'est bien pratique, une voiture. (une copine aussi.)

Le départ

Une petite coccinelle rouge s'est déposée devant l'immeuble d'Adrien :
C'était la voiture de Léa, un minuscule modèle qui n'avait de fenêtres qu'à l'avant.

En allant vers la voiture, j'entends les autres plaisanter. Ils disent que j'prends trop de place, ont suggéré que je monte devant. J'ai dit oui. J'aurais le paysage dans les yeux et je profiterais mieux du trajet comme ça. À peine installé sur le siège qu'on a déjà pris la route.

À l'arrière de la voiture, les voix s'entremêlent, formant un brouhaha qui ressemble à une chanson sans refrain. J'les entends rire, discuter... Léa était concentrée sur la route.

J'parle parfois, mais je réfléchis surtout à ce que je pourrais dire d'intéressant et, sans même m'en rendre compte, je me suis retrouvé perdu dans un océan de pensées sans grand intérêt.

Bordeaux dansait sous le soleil : les façades scintillaient comme des écailles, les vitres tremblaient, les trottoirs ondulaient. Une fois sur le pont qui sépare la métropole en deux, j'éprouvais le plaisir de m'éloigner doucement du centre qui étouffait de monde et de chaleur.

Alors j'ai ouvert la fenêtre : le vent est entré d'un coup et j'ai respiré profondément l'air qui avait le goût du départ.

L'arrivée à Floirac

Une fois à Floirac, on a bien rigolé avec les copains parce qu'Léa avait du mal à stationner. Romain a pris la relève, mais il ne s'en est pas beaucoup mieux sorti, ce qui nous a encore fait tous rire. Enfin, la voiture garée, on décide d'aller en direction du parc du Castel, proche de la mairie.

Autour de nous, Floirac s'étendait dans une atmosphère apaisée, comme si le tumulte de Bordeaux s'était arrêté au bord de la Garonne². Les rues s'allongeaient paresseusement, les façades semblaient somnoler. On s'est mis à marcher au rythme tranquille de Floirac, à explorer ses ruelles, sans se presser, bercé par son souffle lent.

²Un fleuve principalement français qui prend sa source dans les Pyrénées espagnoles. La Garonne traverse notamment Toulouse et Bordeaux, où l'on peut se promener le long des quais.

Le marché

Quand on est arrivés à l'entrée du parc de Floirac, je ne m'attendais pas à voir le marché. Il m'est déjà arrivé de rencontrer quelques habitants qui se promenaient avec un chien. Ils marchaient lentement ensemble, appréciant ce qui semblait être de la légèreté. Tout prenait alors son temps.

Cette fois, tout va trop vite.

Les tentes se dressent, les bâches claquent, les objets s'empilent les uns sur les autres. Il y avait des tables de bois, des caisses, des chaises, des planches, des paniers, des parasols, des pots, des sacs, des cordes, des tonneaux, des bocaux. Tout cela formait un amas de plastique et de métal qui tintait, tremblait sous le soleil pour enfin fondre, se confondre à la verdure et déborder sur les allées.

Y'avait aussi des gens qui passaient. Je les remarquais sans les voir. Ils bougeaient comme des ombres pressées, sans poids, sans visage, c'est comme s'ils s'étaient évaporés.

J'ai eu la pensée, un peu stupide peut-être, qu'en me mêlant à tout ce désordre, je finirais par me dissoudre moi aussi — perdre tout ce qui, jusque-là, faisait de moi quelqu'un.

Avec le groupe, on a décidé d'éviter la foule et de poursuivre un petit sentier qui montait vers un château.

Le château



Le bruit s'estompa peu à peu derrière. On s'est alors retrouvés nez à nez avec un vieux château inhabité³.

La porte d'entrée portait des graffiti. Les fenêtres avaient été barricadées par des planches humides, suspendues par quelques clous. Des mauvaises herbes s'étaient fauillées partout, envahissant la pierre.

Malgré tout ça, le château demeurait imposant et il conservait sa stature dans sa largeur.

³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Castel_de_Floirac

En levant les yeux, je remarque une sorte de terrasse. C'est possible de grimper jusque-là ? Je m'imagine assis là-haut, dominant l'endroit, profitant d'un instant de calme. Selon le contexte historique, cette demeure aurait pu abriter des aristocrates de la Révolution, des viticulteurs du siècle passé, ou des jeunes explorateurs modernes en quête d'aventure.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Romain affirma que les habitants de cet ancien château avaient sans doute été de riches personnages. Je me suis alors interrogé sur ce qui avait bien pu conduire ces gens-là à renoncer à leurs biens et à leur mode de vie pour aller se retirer dans la forêt. Peut-être qu'ils n'aimaient pas trop les gens du marché...

La montée

On a dépassé le château. Le sentier se transforme en chemin de plus en plus étroit.

On commence à grimper doucement. Une pente, un peu de gravier, quelques racines. Je sens un sol dur qui crépite sous mes pieds, mes muscles se raidissent et mon souffle s'alourdit progressivement. Ça commence à devenir physique, alors je dis aux autres qu'une belle vue nous attend plus haut, une promesse que je fais autant pour eux que pour moi.

Plus on monte et plus les arbres qui nous entourent nous serrent dans leurs branches pour nous protéger de la

lumière tranchante du jour. Mais le soleil nous traque : il joue avec les feuilles, se glisse entre les troncs pour nous suivre. Au fil des pas, la chaleur me monte au crâne. Quelques gouttes de sueur me coulèrent le long du front pour aller se réfugier dans mes sourcils, formant une grosse poche humide. Je cligne des yeux. Une unique goutte épaisse est tombée. L'odeur de la sueur se mêle à celle de la terre et j'ai l'impression que la forêt entière transpire avec nous.

Ne pas se retourner.

J'entends les pas des autres ralentir, leurs souffles courts. J'ai peur qu'ils s'arrêtent, qu'ils me crient : « Allez stop ! On fait demi-tour. » Alors je causais, je bavardais pour combler le vide et faire taire l'effort. Le sommet n'est pas loin, le sommet n'est plus très loin, que j leur disais.

À mi-chemin, le groupe s'est arrêté pour se reposer. Personne ne s'attendait à ce que la montée soit aussi exigeante.

Dans la vie de tous les jours, j'étais un amoureux de l'effort physique. Cette chaleur dans le corps qui fait battre le sang plus fort, ce doute qui s'installe et qui met face à soi-même. C'est une sensation que je veux dompter car elle me pousse à me surpasser.

Moi j'me sens exister. Mais comment ils se sentaient, eux ? Était-ce la même chose, le même feu intérieur ?

Léa est essoufflée, Adrien a parlé comme un robot, il a fait une remarque sur la difficulté de la tâche. Nolan s'assit en soupirant sur un banc qui se trouvait là. Même Romain l'a bien senti passer. La montée nous a esquivés et je m'en suis soudain voulu de ne pas les avoir prévenus que cette "petite balade" allait se transformer en une vraie séance de sport.

Je proposai de prendre un des sacs⁴, un poids symbolique pour partager leurs souffrances, pour me faire pardonner avant qu'on reprenne la route.

Après la pause, je ne savais plus très bien si nous montions ou descendions. Chaque pas me renvoyait le rythme des autres, leurs respirations, leur fatigue. Nous n'étions qu'une seule et même masse, un seul et unique corps en mouvement à travers le feuillage. Le silence de la forêt n'était rompu que par le froissement de nos pas et le battement régulier de notre cœur.

Quand j'aperçois un petit tournant sur la gauche, j'affiche au groupe une grimace qui s'apparente à un malin sourire. Ce petit tournant, c'était le dernier effort : plus que quelques mètres à gravir avant d'atteindre la boule.

⁴ Presque ironiquement, c'était un sac Basic-Fit.

La boule



Structure posée là comme un vestige d'un autre temps, la boule était une étrange construction métallique rongée par une rouille brûlante. De près, on distinguait sa surface cabossée, percée d'une centaine de trous irréguliers qui laissaient filtrer la lumière comme à travers une passoire. Sa forme ronde avait quelque chose d'à la fois fascinant et inquiétant : c'était un objet tombé du ciel qu'on aurait oublié d'expliquer, une présence mystérieuse.

Une ouverture permettait d'y accéder. L'intérieur sentait le fer et la poussière.

Un escalier en colimaçon montait le long des parois de la boule et traçait une spirale étroite vers le sommet. Je monte

le premier, et les marches vibrent légèrement sous mon poids.

Comme pour dire quelque chose d'intéressant, j'explique qu'en période estivale, il fallait faire très attention, car les guêpes et les frelons aiment se nicher dans les recoins de la sphère. Cela n'a pas manqué d'effrayer mes camarades, même si, tout compte fait, nous étions en automne.

Mais une fois en haut, toute crainte s'effaça lorsque le paysage s'ouvrit d'un coup sous la lumière du jour, comme une immense respiration, une explosion de couleurs qui s'impose au regard.

La boule, perchée au bord d'une falaise, offre une vue imprenable sur Bordeaux.

Devant nous, la ville s'étendait en contrebas, traversée par la Garonne.

On voyait clairement la rive droite et ses nombreux chantiers en pleine effervescence, les grues dressées comme de puissantes silhouettes séduisantes.

Plus loin, la place Stalingrad ⁵et le tout nouveau pont Simone-Veil⁶ reliaient les deux rives dans une élégante courbe d'acier.

Je pouvais également observer le trafic : les voitures de la ville se succédaient avec une précision hypnotique, formant une ribambelle de fourmis multicolores qui s'alignaient, se croisaient, se dispersaient, puis se reformaient selon une logique mathématique parfaite.

⁵ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Place_de_Stalingrad_\(Bordeaux\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Place_de_Stalingrad_(Bordeaux))

⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Pont_Simone-Veil

Par moments, elles cédaient le passage aux bus métropolitains, longs segments articulés semblables à des chenilles, avançant par ondulations régulières.

Tout semble obéir à une équation invisible, un système de flux et de contre-flux où chaque trajectoire trouve sa place, où le hasard lui-même paraissait calculé.

La nature, omniprésente, respire à l'unisson.

Les arbres d'automne vont du vert clair au rouge ocre en passant par le jaune.

Leurs feuilles frémissaient comme des milliers de petits poumons qui se contractent avant de se décontracter. Une danse palpitante.

En prolongeant le regard vers l'autre côté, l'église Saint-Michel⁷ apparut dans toute sa splendeur.

C'était une dame mature, une archère d'une beauté saisissante. Oui, elle était belle, et bel et bien vivante.

J'suis en train de rêver ?

Ses formes de pierre épousaient la lumière du jour ; sa silhouette était à la fois gracieuse et puissante. Elle dégageait une sensualité étrange, une élégance ancienne, triomphante du temps. Doucement, elle brandit son arme : la porte de Bourgogne⁸ s'étirait au-dessus de la Garonne comme un arc parfait, prêt à vibrer sous le charme de sa détentrice.

Je retins mon souffle, j'avais peur – mais, dans un geste

⁷ https://fr.wikipedia.org/wiki/Basilique_Saint-Michel_de_Bordeaux

⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Porte_de_Bourgogne

fluide et sûr, elle me jeta un regard qui pouvait calmer les passions du monde entier.

La banane

J'ai oublié que j'étais avec les autres à cause de la contemplation de la ville. Je les regarde un instant, puis, avec un sourire, je leur demande comment ils se sentaient. Adrien se mit à rire doucement en guise de réponse. Romain, assis le dos droit, gardait sa posture calme, Léa était contente et Nolan, refusant l'oxygène, tirait de façon machinale sur sa cigarette électronique, comme un automate fini déterministe.

Adrien sort une banane de son sac en lâchant : « Vous en voulez les gars ? ».

Elle était à moitié écrasée, la peau marbrée de brun, la chair ramollie et collante. Je la fixai longuement, cette banane écrabouillée. Sa peau tachée raconte le passage du temps, la lente métamorphose du vert exotique au brun presque doré. Avant, c'était une banane verte, une promesse amère, comme une fiancée qui a beaucoup de pudeur. Maintenant, c'est une banane mûre, elle s'abandonne et devient douce, sucrée, généreuse. Elle offre tout ce qu'elle a, sans résistance. La différence entre la banane verte et la banane mûre, c'est la différence entre la promesse et le don.

Je me surprends à sourire en la regardant.

C'est quoi, la banane, pour toi ?

Moi, j’la vois comme une source d’énergie, une friandise de la nature. Quand on dit à quelqu’un « *t’as la banane* », c’est qu’il rayonne et qu’il déborde de vie, qu’il porte sur son visage la même courbe joyeuse que le fruit. Il y a sûrement d’autres raisons pour lesquelles j’aime autant la banane.

Quand j’étais à l’école primaire, ma voisine, Tati Keltoum, m’en offrait toujours une quand je passais chez elle pour changer d’air. Elle disait que j’étais trop agité, que j’avais besoin de forces pour tenir toute la journée. Elle riait en me regardant dévorer la banane en deux bouchées : “Tu es un vrai petit singe, tu sais ça ?”, qu’elle m’disait.

Dans ma classe de 6^e, une fille m’avait justement surnommé *le singe* pour la blague, à cause de mes oreilles qui pointent vers l’extérieur. Je l’avais pas trop mal pris. C’était même un peu ironique parce que son nom de famille c’est Mandri et que Le Mandrill, c’est un singe au long museau et aux fesses proéminentes. Je lui faisais souvent la blague, mais elle, contrairement à moi, n’avait pas l’air de bien la prendre, la blague. Alors pour détendre l’atmosphère, j’lui disais : « Aller Mandri... garde la banane. » De pire en pire.

J’aurais peut-être dû lui dire de garder la pêche.

Le chemin sombre et sinueux

Après la pause sur la boule, on redescend vers la terre ferme, plus légers, plus optimistes pour la suite de l’aventure. Le souffle est de retour, les visages ont repris

des couleurs, et l'idée de commencer la balade en forêt me remplissait d'une joie simple.

« Le reste du chemin s'annonce plat. » On me demanda alors si j'étais déjà venu ici auparavant, si j'avais une destination en tête. Oui, je suis déjà venu ici à deux ou trois reprises, et oui, je les menais bien quelque part. De l'autre côté de la forêt, il y avait une vieille chartreuse abandonnée. Une chartreuse, c'est une maison de campagne, assez grande et souvent assez isolée. Elle sert le plus souvent à ses propriétaires, des bourgeois, de lieu de retraite spirituelle.

J'enfile alors la casquette du guide forestier car j'allais mener mes camarades dans ce que je voyais comme une marche d'initiation. Une aventure qui me ressemble, un voyage philosophique où chaque détour, chaque décision révélera quelque chose d'essentiel sur nous-mêmes. C'est très excitant.

Et justement, en avançant un peu plus loin, le décor sembla répondre à mes pensées quand deux chemins se dessinèrent devant nous : à gauche, un sentier sombre et sinueux, avalé par les ombres et le silence des arbres ; à droite, un chemin clair, baignant dans la lumière et le chant des oiseaux. Deux directions, deux symboles.

Je m'arrêtai, tournai la tête vers mes compagnons, un sourire au coin des lèvres.

— Alors, les amis... quel chemin prend-on ?

Ils pointèrent du doigt le sentier de droite. C'était le plus accueillant, le plus évident. La clarté rassure toujours, surtout après l'effort.

Mais moi, j'avais d'autres projets. Je restai un instant silencieux, le regard fixé sur l'autre sentier, celui de gauche.

— Pourquoi pas celui-là, dis-je en désignant le chemin englouti dans les ténèbres.

Ils me regardèrent, un peu étonnés. Quelques rires gênés fusèrent. On plaisanta, on hésita. Mais j'ai insisté avec un sourire qui ne laisse pas place à la discussion.

— C'est toujours trop facile de suivre la lumière. Le vrai voyage, il commence quand on s'aventure là où on n'a pas envie de mettre les pieds. Vous êtes pas des poules mouillées j'espère ?

Et presque à contrecœur, ils acceptèrent. Nous nous sommes alors engagés sur le sentier de l'ombre, obscur royaume où règnent les feuilles mortes et la boue.

Évidemment, je savais où cela menait. Ou du moins, je pensais le savoir...

Ce chemin, je l'ai déjà emprunté par le passé, ou peut-être seulement rêvé ? Dans mon souvenir, il serpentait entre les arbres avant de s'ouvrir sur une zone spacieuse. Cette dernière constituait dans mon esprit une sorte de "checkpoint" au même stade que la boule. On pourrait bientôt s'asseoir sur des bancs en pierre et se désaltérer.

Mais à mesure que nous avançons, mes repères se brouillaient. Le décor n'est plus le même que dans mes souvenirs.

Je continuais à marcher en tête dans ce chemin sombre et sinueux, bombant le buste, feignant l'assurance du leader d'une bande de gamins. Mais une part de moi sentait déjà que quelque chose clochait.

L'attention

Il y a des endroits qu'on croit connaître simplement parce qu'on les a déjà traversés sans les explorer, des paysages qu'on a regardés sans les voir. Des paroles qu'on a entendues sans les écouter, des visages qu'on a croisés sans les remarquer. On passe souvent à côté du monde, distraits, comme si nos sens étaient en mode veille.

Dans ma classe de l'année dernière, un type qui s'appelle Hugo a dit quelque chose avec laquelle j'ai tout de suite résonné, un truc du genre :

« Les gens sont tous distraits, ils ne s'attardent jamais sur les murs de leur ville. Moi, je les observe, ces murs. Ils ne savent pas ce qu'ils ratent. »

Hugo, en plus d'être un garçon très sympathique, est street artiste, il fait du graffiti.

Pour lui, la ville, c'est pas juste un simple décor, mais un panorama de messages et de couleurs. Pour lui, chaque mur est une toile ou une toile potentielle. Chaque fissure

constitue une ride d'expression, chaque trace de peinture un battement du cœur urbain. Pour lui, la ville est un musée d'art moderne à ciel ouvert, un musée sans gardiens, où tout le monde peut s'exprimer.

Ce qui le révolte, c'est cette distraction générale, presque épidémique, cette foule de morts-vivants au dos voûté, à la nuque ployée, le regard absent et aspiré dans l'abîme lumineux de leurs écrans. Naviguer fébrilement entre Instagram, TikTok et Snapchat.

Vais-je mettre mon ex qui veut me revoir en remis pour la faire galérer ? Quel autre détail de ma vie passionnante vais-je partager en story ? Quel filtre vais-je utiliser aujourd'hui pour avoir l'air vivant alors que je dors 4 h par nuit ? Quelle serait ma prochaine commande sur Temu ? Un carrousel de décisions dérisoires dont résulte une impression de contrôle sur soi délusionnelle. Hypnotisés par des interactions factices, là sans jamais vraiment l'être.

Pourtant, tout commence par l'attention. Sinon, qu'est-ce qui donnerait de la profondeur, de la beauté aux choses ordinaires qui nous entourent ?

Pour moi, l'attention émane de la curiosité, le désir de savoir et donc une forme d'humilité face au monde.

La vue capte les formes, mais c'est un regard curieux qui les révèle. L'ouïe perçoit des sons, mais c'est l'écoute attentive qui en fait une musique. Le toucher, lui, nous relie à la matière : la rugosité d'une écorce, la douceur d'une peau, la morsure du froid et les caresses du chaud.

L'odorat, plus discret, réveille la mémoire : une senteur familière, un parfum de résine, et tout un passé remonte à la surface. Quant au goût, le plus intime des sens, il révèle les saveurs et bien plus encore si on se donne le temps de déguster.

L'attention, c'est peut-être aussi ça : une forme d'amour discret envers le monde, un consentement à sa présence.

L'arrêt de bus

Nous marchions depuis un moment déjà, sur ce chemin sombre et sinueux qui semblait ne jamais vouloir finir. Je ne sais pas combien de temps on y a passé. Puis, un fil clair s'est dessiné. C'est une lumière douce, presque timide. Alors nos pas se sont faits de plus en plus pressés. On allait enfin rejoindre la sortie. Le checkpoint que je connaissais.

Mais en approchant, quelque chose en moi s'est fissuré. Ce n'était pas la lumière d'une clairière. Nous venions de quitter l'ombre. Je voyais sur ma droite une boîte à livres, fragile, peinte de couleurs ternies. Cette boîte contenait juste un seul livre intitulé « Apprendre l'alphabet aux enfants, à *travers des illustrations d'animaux* ».

Juste à côté, un arrêt de bus... l'évidence m'est apparue dans son incontestable réalité. Nous avons fait fausse route car je me suis trompé. Je me suis trompé de route.

Une erreur banale, presque ridicule. Pourtant, je sentis le sang me grimper au visage.

C'est absurde !

J'étais censé être le guide ! Connaître, conduire, tracer la voie. Et maintenant, face à mes compagnons, je ne suis plus qu'un paumé parmi les autres, ignorant et hésitant.

Ils me regardaient tous, en silence. Leurs visages exprimant l'attente. J'ai baissé les yeux, puis j'ai dit qu'on devait faire demi-tour, d'une voix frustrée. Est-ce qu'ils m'en voulaient ?

Léa me lança, avec ce ton mi-léger mi-piquant qu'elle affectionnait :

— J'te l'avais dit, mais t'écoutes pas les autres.

Sa voix a résonné comme des cymbales dans le creux de mes tympanes, j'aurais préféré taire ce qu'elle venait de dire, mais c'était trop tard. Adrien et Romain échangèrent un regard incertain, à mi-chemin entre la gêne et la résignation. Quant à Nolan, il s'est éloigné de quelques pas, le visage fermé. On sentait chez lui la fatigue s'accumuler, cette lassitude nerveuse qui précède l'explosion.

Il en avait assez d'errer, assez de suivre un type débile qui philosophait alors qu'il ne savait même pas où il allait.

Je n'ai rien répondu à Léa. Ça ne servait à rien car elle avait raison, et j'en étais conscient. Les autres, j'essayais de les rassurer en leur disant qu'on ne s'était pas perdus, et que l'autre chemin mènerait bien à notre destination, que cela en valait le détour.

Mais Nolan n'était pas du même avis. Son regard s'était durci, et ses gestes avaient perdu leur enthousiasme. Il veut qu'on s'arrête, qu'on souffle un peu, qu'on cesse de tourner en rond dans ce labyrinthe de certitudes fragiles.

Alors pour se détendre, on s'est installé sur le banc de l'arrêt de bus. C'était un endroit étrange hors du monde connu. Aucun moteur ne grondait, aucune voiture ne passait. Le vent s'engouffrait dans la carcasse de l'abri, soulevant parfois quelques feuilles mortes.

Assis là, à moitié perdus, à moitié immobiles, nous ressemblions à ces voyageurs qui attendaient un train qui ne viendra jamais. Pas parce qu'il est en retard, mais parce qu'il n'existe pas.

Le chemin imprégné de lumière

On a fini par faire demi-tour sur la route de l'ombre, en prenant la boule pour repère. Forcément, nous nous sommes retrouvés à la case départ.

Le choix s'offrait à nous une seconde fois.

« Quel chemin choisir cette fois, Mohamed ? » me lança Léa d'un ton sarcastique.

À droite, le chemin demeurait empreint de lumière. La clarté était même plus vive. Elle m'éblouissait pour me rappeler la tournure comique de mon rôle de guide et la petitesse de mon sens de l'orientation. On décide de le prendre.

Il fait toujours beau, et la forêt, tout à coup, s'ouvre à nous. Les arbres, moins austères que tout à l'heure, se penchent d'un mouvement de tout le corps comme pour nous saluer. Leurs feuilles vibraient d'un vert presque liquide. J'en sens parfois la caresse sur mes bras nus, un effleurement tiède et bienveillant. Quelques insectes se font entendre.

À notre droite, la falaise longeait le sentier. Sa présence silencieuse impose un certain respect. Une frontière entre la beauté et le vertige. Le vide s'ouvrait là, sans barrière, et je savais qu'un seul pas de trop suffirait à transformer la contemplation en chute.

La différence entre la vie et la mort est aussi fine qu'un fil. Peut-être même plus fragile encore qu'un fil. Un simple souffle, une oscillation imperceptible dans le grand équilibre des choses. Il suffirait d'un rien : un faux pas, un grain de folie, un vertige — et tout bascule dans le silence.

Peut-être que vivre, au fond, ce n'est que cela : marcher en équilibre sur ce fil invisible tel un funambule. Accepter le risque permanent de tomber, tout en continuant d'avancer.

La vue, pourtant, avait quelque chose de fascinant. Le vent qui s'engouffrait m'appelait vers une forme d'abandon, une paix déraisonnable. Mais je n'avais aucune envie de passer de l'autre côté et de voir à quoi ressemblait l'écran de fin de partie "Game Over". Alors je gardais mes distances.

Le sentier, lui, continuait tout droit. Le sol y était parsemé de racines qui émergeaient comme des veines sous une peau

spongieuse. À mesure que nous avançons, la marche devenait un rythme, une danse avec la nature.

La soif commence à se faire sentir. Discrète d'abord, évidente ensuite, inévitable. On se passe les sacs, les bouteilles, les consommables qu'on trouve dans notre inventaire commun. Le sac tournait de main en main, revenant toujours vers moi, comme s'il avait reconnu son porteur digne.

Derrière, j'entends Nolan rire, nerveux. Puis un bruit sec, un haut-le-cœur suivi d'un rôt, me troublèrent un instant et me donnèrent la nausée. Le temps s'arrêta comme si on avait jeté l'ancre en pleine forêt. J'ai cru, l'espace d'une seconde, que nous étions sur un bateau, et qu'un de mes camarades souffrait du mal de mer. Mais en me retournant, la terre, bien ferme sous mes pieds, me rappela la réalité. C'est à ce moment-là que j'ai aperçu Zelda.

La princesse Zelda

Vous vous souvenez de la zone dont je parlais et qui allait nous servir de "checkpoint" ? Je l'ai misérablement ratée en prenant le chemin sombre et sinueux, elle se trouve à présent devant nous.

Je l'appelle Zelda, pour deux raisons.

La première et sans doute la plus évidente, c'est que l'endroit avait quelque chose de fantaisiste, une atmosphère suspendue entre le réel et le rêve. Comme si la nature

s'amusait à imiter les décors du jeu vidéo. Un souvenir précis remontait dans mon esprit : un passage du jeu *Zelda : Twilight Princess*, auquel je jouais quand j'étais enfant.⁹ Je revois Link, assis dans une clairière éclairée, sa fidèle jument Epona à ses côtés, tandis qu'un vieillard s'approchait pour leur confier la prochaine quête.

La deuxième raison : il y avait des écritures sur les bancs de pierres qui attestent qu'une princesse de Floirac est déjà passée par là. Un détail plutôt anecdotique mais que je jugeait drôle car nous allions à présent partager le même reposoir qu'un postérieur royal.

La nature humaine

Avant d'aller nous asseoir, Romain a fait une remarque à Nolan, une reproche prononcée sur le ton du sarcasme qui a eu l'effet d'une bombe. J'ai raté quelque chose qui venait de se passer entre eux, mais j'ai senti la tension se répandre dans l'atmosphère. La fatigue s'invite, et les visages se ferment. Ce qui, au départ, ressemblait à une aventure partagée se désagrégeait peu à peu. J'ai l'impression que nous allons devoir faire face à un conflit.

Le groupe finit par se scinder : Romain et Adrien prirent de l'avance, silencieux, murmurant entre eux des mots que je n'arrive pas à saisir. Nolan, lui, restait en arrière avec Léa. Il titubait, le visage sec, la peau rougie par la chaleur. Sa

⁹ Mon père m'a acheté une Wii quand j'avais 11 ans

respiration devenait de plus en plus courte, sifflante, comme si chaque bouffée d'air lui coûtait un effort phénoménal.

Moi, j'étais là, entre les deux camps, à mi-chemin entre cette paire de binômes. J'avais la bouche pâteuse, la langue lourde, et la soif me rongé la gorge. Alors, quand Adrien s'est tourné vers moi et m'a tendu une bouteille à moitié vide, en disant : « C'est la dernière », j'ai senti quelque chose de violent se réveiller en moi.

Un réflexe animal m'a traversé et j'ai alors regardé attentivement les cous de mes camarades afin d'en apercevoir le plus fragile. Oui, les cous.

Je ne sais pas pourquoi j'ai envisagé le pire des scénarios possibles : celui où je serais forcé d'en étrangler un à main nue pour boire son sang et survivre à la soif.

Cette pensée primitive, quoique brève, m'a glacé le sang justement. Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai honte de ce que je venais de penser et je m'éloigne du groupe, sans rien dire. Je commence à réfléchir.

Je suis devenu fou ?

Non, ce n'est pas de la folie, ni même une pulsion sanguinaire. C'est la vie, dans sa forme la plus brute. Celle qui s'accroche, qui refuse d'abandonner, qui se moque des convenances, des conventions sociales et des morales. La nature humaine, dans ses profondeurs, ne désire rien d'autre que survivre.

La société nous apprend à sourire, à partager, à demander poliment avant de prendre.

Elle nous dresse, nous rend dociles. Elle nous apprend la bienséance, la retenue, la peur du regard des autres. Mais sous cette couche de vernis fragile, il reste l'animal. Le même qui, jadis, chassait pour vivre, qui mordait, tuait pour se défendre. Cet instinct-là ne disparaît jamais vraiment ; il sommeille, sous les règles et les habitudes.

Je suis en plein délire.

Je me demande alors si nos gestes de courtoisie, nos phrases bien tournées, ne sont pas simplement des paravents dressés contre cette vérité dérangeante : nous sommes tous prêts à tout, s'il le faut, pour survivre quelques heures de plus.

La société façonne nos rapports, mais la faim, la peur, la soif les défont. Elle nous ramène à un état antérieur, à une sincérité terrible. Devant la nécessité, il n'y a plus de hiérarchie, plus d'éthique, plus d'apparence. Il ne reste que le battement du cœur qui veut perdurer.

Ces pensées se sont dissipées aussitôt que l'eau a touché mes lèvres...

Les maisons de vacances

On a repris la route après un court instant où la communication entre nous ne se faisait plus de façon verbale. Pour ainsi dire, tout se jouait désormais dans les

regards et dans les gestes, la façon la plus primaire de s'exprimer.

Un passage étroit est devant nous, tracé par des éléments métalliques froids et silencieux. Nous l'avons traversé, et soudain l'espace s'est ouvert : un passage plus vaste, bordé d'habitations à droite et à gauche.

Ces maisons sont si loin du monde que je me suis dit qu'il devait s'agir de résidences de vacances, laissées là par leurs propriétaires en attendant l'été prochain. Elles respirent le même air que nous et paraissent plus accessibles que le château à l'entrée de la forêt de Floirac. Qu'est-ce qui m'empêcherait d'aller y faire un petit tour ? Surement pas une plaque "Attention, chien méchant" gravée sur la clôture.

J'ai pensé qu'un endroit aussi paisible ne pouvait pas abriter des créatures hostiles et j'ai rigolé avec les autres en disant qu'il s'agissait sûrement d'un petit caniche tout mignon qui aboie plus fort qu'il ne mord.

Ces maisonnettes avaient tout du paradis sur terre. De belles piscines miroitaient les éclats du ciel ; d'immenses terrasses s'étiraient paresseusement sous le soleil ; et des balcons suspendus offraient une vue vertigineuse sur la forêt en aval.

Je me suis dit que si mon père avait possédé une telle maison au Maroc, j'aurais été le garçon le plus populaire du

lycée. Quand j'étais encore au lycée¹⁰, j'étais entouré de fils et de filles de "bonnes familles", de ceux qui connaissaient toujours quelqu'un "haut placé", parfois à une ou deux poignées de main du Roi.

Le Maroc, c'est une géographie sociale précise, et elle y compte des experts qui peuvent te dire qui tu es avant même que tu n'ouvres la bouche. Au Maroc, l'égalité est une chimère qui crache au visage des inconnus.

Vous devez penser qu'en disant cela je regrette un piètre passé dans un pauvre foyer, où j'ai dû vivre beaucoup d'injustices quand j'étais encore au Maroc. Mais ce n'est absolument pas le cas. Ma famille vivait et vit toujours confortablement, à l'abri du besoin. Nous voyagions de temps en temps, certes sans jamais avoir dépassé Marrakech, mais avions-nous besoin de plus ? Mon père s'est même permis le luxe d'envoyer son fils dans un prestigieux lycée français et plus tard, en France.

Pourtant, dans l'univers dans lequel j'ai été plongé, la valeur se mesurait à la réputation et au nom de famille. Je m'y suis senti en décalage, pour ne pas dire à la marge.

Dans un lycée de riches, tout paraît facile, car il n'est en effet qu'une question de paraître : les vêtements bien taillés, les vacances à l'étranger, les repas dans des restaurants où la lumière semble plus chaude et même l'eau de table plus douce.

¹⁰ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Lyc%C3%A9e_Descartes_\(Rabat\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Lyc%C3%A9e_Descartes_(Rabat))

Ce n'était pas l'argent en soi qui m'impressionnait, c'était sa capacité à transformer le banal en exceptionnel, à faire de chaque instant ordinaire quelque chose de mémorable, l'argent amplifie tout.

J'étais toujours celui qu'on invitait, jamais l'inverse. Celui qui découvrait les belles villas, les somptueuses salles de bain carrelées de marbre exotique, les grandes piscines, les salons vastes, les canapés, ces immenses sofas blancs où l'on riait à tue-tête sans se soucier du regard des autres, on consommait le plaisir sans se soucier du prix des choses.

Et chaque fois, sans le dire, je ressentais une légère gêne, un mélange d'admiration et de honte. L'admiration pour ce monde auquel je n'appartiens pas, la honte de ne jamais pouvoir dire « la prochaine fois, venez chez moi ».

Alors, et pour la première fois, devant ces maisons dans l'allée de la forêt de Floirac, quelque chose en moi s'est renversé. J'inversais la tendance : j'étais celui qui recevait, celui qui présentait quelque chose de beau, quelque chose de nouveau.

Je m'imaginai ramener ici de belles filles, leur parler d'un ton détaché, nonchalant, comme si l'abondance m'était naturelle, comme si j'avais toujours vécu ainsi. Ce ton particulier que j'avais tant observé chez les autres, cette façon de ne jamais s'émerveiller, de tout trouver normal, évident. « C'est par ici », dirais-je simplement, en poussant la porte d'entrée qui s'ouvrirait sur un hall merveilleux.

Je les installerais sur ma terrasse avec un verre à la main, de ces verres fins qui pèsent moins que l'air, qui tintent avec une note cristalline quand on les entrechoque. On regarderait le soleil décliner à travers les branches, cette lumière dorée de fin d'après-midi qui rend tout plus beau et prépare la nostalgie.

Avec celle que j'aime, on aurait nagé sous le soleil, l'eau éclatant comme du cristal dans cette piscine azur. J'aurais nagé vers elle, lentement, savourant la résistance de l'eau face à son charme, et quand nos corps se seraient frôlés, j'aurais senti son rire vibrer dans l'air chaud. L'odeur de ses cheveux m'aurait enveloppé : un mélange de shampoing à la fleur d'oranger, de chlore, de soleil, et de cette note unique et bestiale, qui n'appartient qu'à elle seule. J'aurais pu m'y noyer.

On se serait douché avant de se sécher dans des serviettes de velours brodées, sentant l'orgueil et le linge frais. On serait ensuite allés unir nos corps jeunes sur un immense lit indécent dans sa mollesse, recouvert de draps en satin, un lit démesuré.

Aucun bruit ne serait venu troubler ce moment d'intimité, si ce n'est le chant lointain d'un rossignol ou le froissement des feuilles agitées. Par une brise chaude, une brise timide qui glisse par la fenêtre entrouverte, le vent aurait effleuré nos poils encore humides pour venir les chatouiller, les caresser.

Dans cette chambre aux proportions ridicules, elle m'aurait murmuré des mots simples, sans calculs (car les riches ne comptent pas).

Et moi, en m'abandonnant à la beauté de ses formes, à la chaleur de son souffle sur ma nuque, à la profondeur de son regard, j'aurais compris ce que cela faisait d'être *choisi*.

PARTIE 2 :

La barrière

Nous avons dépassé l'allée avec les maisons, pour nous retrouver dans une rue étroite qui me troubla d'abord parce que j'ai pensé qu'un tel endroit n'avait rien à faire là.

Devant nous se dressait un bâtiment en pierre orangeâtre, totalement délabré, au bord de l'effondrement.

À notre gauche, un grillage en fer qui devait faire deux mètres de haut et qui prenait toute la largeur de l'entrée.

Ses mailles formaient des motifs qui n'auraient pas dû exister dans l'espace euclidien.

C'était la barrière qui nous séparait du domaine de Bel Sito, le terrain où se trouvait la chartreuse abandonnée que je voulais faire explorer à mes compagnons de voyage.

J'ai repris mon ton solennel de guide et j'ai fait remarquer au groupe que si notre aventure était délimitée dans le cadre de la légalité, elle ne le serait plus à partir du moment où on dépasserait cette barrière. En effet, la chartreuse était une sorte de patrimoine public, mais elle avait été fermée définitivement et les visites n'y étaient pas très appréciées par les autorités locales. J'ai préféré prévenir afin que tout le monde soit à l'aise dans sa décision d'enfreindre la loi.

Mais à ce moment-là, Nolan a commencé à parler d'un puits démoniaque qui lui faisait peur. Et alors il s'est passé quelque chose de très rapide et d'extrêmement étrange.

Au début, sa voix tremblait légèrement, comme s'il plaisantait à moitié. Puis le tremblement gagna ses mains, ses épaules, tout son corps. Mais d'un seul coup, quelque chose dans son visage s'est figé.

Nolan s'est vidé de toute expression familière pour laisser place seulement à une fixité étrange et sombre, celle d'un homme incompris dans son mal-être. Son front s'est crispé et ses yeux ont perdu leur couleur claire pour passer au pâle, sa mâchoire s'est tendue.

Il murmurait des choses indistinctes, balbutiait des mots qu'il ravalait immédiatement, sans doute à cause de la peur. Puis, il a tourné vers moi un regard terrifiant, chargé d'une haine muette, comme si j'avais tué toute sa famille. J'ai eu froid dans le dos.

Personne n'a parlé, mais quelques regards brefs et lourds de sens dans la direction de Nolan ont suffi pour convaincre l'inconscient collectif. Léa resterait avec lui pour le surveiller tandis qu'Adrien, Romain et moi allions partir explorer ce qui se trouve de l'autre côté de la barrière.

Le cul nu

Je me suis lancé le premier. Mes doigts se sont accrochés au grillage, cherchant les mailles les plus solides, tandis que mes pieds trouvaient appui sur le métal. Dès que j'ai été en équilibre, j'ai basculé de l'autre côté.

De retour sur la terre ferme, j'ai jeté un œil en arrière. Romain franchissait la barrière sans problème, Adrien aussi... jusqu'au moment de descendre. En un craquement sec, son pantalon venait de se déchirer sur les pointes acérées de la barrière.

« Ça va, tu n'as rien ? », lui dis-je. Adrien n'était pas blessé. Mais ce qui le préoccupait, c'était la large déchirure sur son pantalon. Adrien était convaincu d'avoir le cul nu et cela le mettait terriblement mal à l'aise. « C'est vraiment visible ? On voit tout ? Sérieux les gars ! » nous interrogeait-il, tripotant son pantalon d'une manière de plus en plus

anxieuse. On a fini par exploser de rire : en réalité, la déchirure n'exposait rien de scandaleux, juste un caleçon blanc à motifs verts assez cocasse.

L'autre côté de la barrière

Nous n'étions plus que tous les trois, traversant d'abord un unique chemin avant de nous aventurer dans ce terrain vague qui avait été abandonné au rythme des saisons.

Lorsque j'étais venu ici en hiver, le paysage était dépouillé par le froid : les branches nues dessinaient un squelette végétal exposant chaque sentier possible. Mais le printemps s'est ensuite réveillé et la végétation a fleuri dans un foisonnement anarchique de feuilles, de ronces qui ont bondi pour réclamer leur territoire. L'été a pris le relais avec une ardeur tropicale : il avait transformé l'air en une soupe tiède, et orchestré un concert permanent de guêpes et de frelons : une orgie de vie bourdonnante. Automne, et les herbes desséchées tenaient encore bon. Elles formaient un rideau cassant mais obstiné qui nous barrait le passage et qui brouillait quelques-uns de mes repères au fur et à mesure qu'on avançait.

J'ai alors pensé à Nolan pendant qu'on progressait en silence.

J'hésite à briser le calme en évoquant son sujet. La question me brûlait les lèvres : Adrien et Romain avaient-ils, comme moi, trouvé sa réaction étrange ? Ou bien étais-je le seul à m'inquiéter ?

D'un côté, je refusais qu'ils me contredisent car j'ai raison d'être inquiet. Mais de l'autre, je déteste parler dans le dos des gens, et l'idée qu'Adrien et Romain puissent me prendre pour ce genre de personne me mettait mal à l'aise. Sauf que... techniquement, c'est exactement ce que je suis sur le point de faire. J'ai le cul entre deux chaises. Je me retrouve coincé dans un labyrinthe mental ridicule de ma propre fabrication.

« Au fait... vous aussi vous avez trouvé ça chelou, Nolan, tout à l'heure ? »

« Putain, enfin ! J'osais pas le dire mais ouais, franchement... » Adrien lâcha un soupir tout en continuant d'avancer sans se retourner. Romain, lui, haussa les épaules d'un geste nonchalant. « Bof, je vois pas trop. Les gens ont leurs raisons, en vrai ? Il n'avait juste pas envie, c'est tout. » Je le sens neutre, presque détaché, c'est comme si toute cette histoire ne le concernait pas vraiment.

« Tu le connais bien toi, Nolan, non ? » m'adressent-ils en même temps.

La question m'a traversé comme une décharge électrique. Elle aurait dû être simple, évidente même. Mais connaître quelqu'un, qu'est-ce que ça veut dire exactement ? Et comment je connaissais Nolan ?

Tout a commencé quand j'habitais encore dans mon ancien studio. Un petit appartement sans charme dans une résidence étudiante. Mes affaires traînaient partout dans un désordre que je ne prenais plus la peine de justifier. Ma vie

ressemblait à un vieux brouillon avec lequel on se serait torché le cul.

Il y avait eu cette soirée. Nolan était venu chez moi avec Léa. C'était la première fois que je le voyais en dehors des cours. On avait bien rigolé. Je ne me souviens plus très bien de quoi, mais on avait ri et c'était agréable. Ensuite, nous sommes allés ensemble en boîte techno car il y avait de bons DJ prévus pour la nuit. Le lendemain, la vie avait repris comme avant.

Puis il y a eu les pauses café à l'IUT. On échangeait sur nos centres d'intérêt. La musique surtout. Le sport aussi. J'aimais bien traîner avec lui parce que les autres parlaient des cours. Toujours des cours. Ça me fatiguait. Avec Nolan, on parlait d'autre chose. C'était reposant. Et puis, je trouvais Léa très cool et on s'entendait bien.

L'été était venu. Avec Nolan et Léa, on était à la plage. Il faisait chaud. Le soleil tapait sur le sable. On avait nagé et traîné sur les serviettes. De bons souvenirs. Parfois je passais les voir chez Léa. Ils habitaient ensemble dans un appartement plus grand que le mien. On écoutait de la musique. On faisait des blagues et on discutait, le temps passait.

C'était comme ça qu'on était devenus de bons copains avec Nolan, je suppose. Sans vraiment y penser.

Puis j'ai déménagé. J'ai quitté le studio de la résidence étudiante pour un autre appartement. Par hasard, il se

trouvait près de chez eux. Je n'avais pas cherché ça particulièrement. J'étais content.

Après ça, on s'est vus plus souvent, naturellement. On traînait après les cours. On prenait le même chemin pour rentrer. Je passais les voir plus régulièrement. La distance avait disparu. Ou plutôt, elle s'était réduite. Et avec elle, la nécessité de planifier, d'organiser, de prévoir.

Les mots sont alors sortis facilement : « Nolan, c'était un très bon pote à moi. »

Oui, "c'était" un très bon pote. Et je me suis tu.

Car le Nolan d'aujourd'hui, celui de l'autre côté de la barrière – peut-être que celui-là, je ne l'avais jamais encore rencontré.

La chartreuse



Je l'ai aperçue enfin. La chartreuse de Bel Sito¹¹ était là-bas. À cause de la chaleur peut-être, elle semblait à la fois très loin et très proche. La distance entre elle et nous n'avait pas de sens. Pour y arriver, il fallait prendre une route en courbe, une spirale presque. Un nombre d'or tracé dans la terre.

J'avais réussi à les mener jusque-là. Adrien et Romain me suivaient toujours. La destination était atteinte. J'ai soupiré de soulagement.

¹¹

<https://identificationpatrimoine.bordeaux-metropole.fr/lieux/domaine-de-bel-sito>

La nature se mariait bien au décor de la chartreuse, des feuilles d'automne la couronnaient et des ronces avaient grimpé jusqu'au sommet de son toit détruit.

L'entrée était imposante. De gros piliers romains en pierre blanche se dressaient fièrement et formaient à droite comme à gauche, une chaîne puissante qui soutenait ce bâtiment au bord de la ruine. Entre ces piliers, un large passage s'ouvrait vers l'intérieur. Une invitation muette.

Ces colosses robustes et esthétiques m'ont d'abord intrigué dans leur beauté apparente, puis dans leur façon simple d'exister. J'ai posé ma main sur la pierre pour la comprendre, et j'ai senti à quel point les piliers menaient une vie absurde.

Ils n'avaient pas toujours été comme ça. Au début, ils étaient neufs. Quelqu'un les avait taillés avec soin. Quelqu'un d'autre les avait érigés. Ils soutenaient alors quelque chose qui avait du sens. Une grande maison habitée. Vivante. Des familles y logeaient. Des vieilles personnes y finissaient leurs jours dans une tranquillité respectueuse.

Mais à présent ?

À présent, il n'y avait plus personne. Les vieux n'étaient plus. La chartreuse s'était vidée. Peu à peu. Et les piliers sont toujours là.

Ils continuaient à soutenir un toit qui se fissurait, à préserver des murs qui s'effritaient. Ils n'abritaient plus rien qu'un vide

humide et des mégots secs laissés là par des fumeurs anonymes.

Il y avait quelque chose d'héroïque dans leur permanence. Sans jamais prendre de pause, ils supportaient un édifice condamné à mourir. Ils retardaient l'inévitable. Sans illusion. Sans espoir. Juste par fidélité à leur nature. Sisyphe¹², au moins, redescendait la montagne. Il avait ce moment de répit, de marche libre, avant de recommencer.

Je me suis encore perdu dans mes rêveries... Il faut que je me ressaisisse.

Adrien et Romain étaient déjà passés entre les piliers et je les ai suivis vers l'intérieur de la chartreuse.

Des visiteurs étaient passés par là avant nous. Je ne saurais pas dire combien ils étaient, tellement ils étaient nombreux à avoir voulu apporter leur touche personnelle. Sur la façade, il y avait des graffitis de personnages cultes que les artistes, dans l'élan d'une imagination débordante, ont arrachés de leur univers fictif pour les initier aux psychotropes : Mario, sa casquette rouge vissée sur la tête, avait avalé quelques grammes de champignons hallucinogènes et avait de grosses étoiles dans les yeux, il devait vivre un sacré trip. Pikachu se tenait à côté, fumant un joint de beuh coincé entre les doigts, il était ailleurs lui aussi.

¹² Personnage de la mythologie grecque condamné par les dieux à pousser éternellement un rocher en haut d'une montagne, lequel retombait à chaque fois avant d'atteindre le sommet. Sisyphe est un symbole de l'effort sans fin et de l'absurdité du destin.

Sur les murs étaient inscrites des phrases qu'on a déjà entendues quelque part sans savoir quand exactement ainsi que de courtes anecdotes tristes. Il y avait aussi les "Vive la vie" et les "Venez comme vous êtes", un optimisme facile tracé en lettres maladroites. À côté, une femme dessinée grossièrement. Les seins pointus. Le sourire indécent.

Les gens avaient mis sur ces murs tout ce qui pouvait bien leur passer par la tête. Des slogans vides. Des obscénités banales. Untel était de passage et a eu la ferme intention de nous le faire savoir. "Eh toi là ! Regarde ! Je suis passé par là ! Moi aussi j'ai existé ici ! Exactement comme toi !".

En arrivant dans la pièce principale, j'ai senti l'humidité m'envelopper comme un voile épais. L'air était lourd, chargé d'eau et de moisissure. Il y avait des morceaux de bois pourri. Des fragments de pierre. Tout ça formait un amas chaotique qu'on ne pouvait plus appeler un escalier. C'était juste des débris qui menaient à l'étage du dessus.

Et partout, il y avait des déchets. Des canettes de bière par dizaines. Des bouteilles vides. Des emballages. Je suis sûr que si on avait bien fouillé, on aurait trouvé des restes de drogue. Des sachets vides. Il y avait des teufs¹³ qui se faisaient ici.

Combien ont dansé dans ce lieu humide ? Combien s'étaient défoncés en regardant ces murs pleins de

¹³ Fête organisée de façon autonome, souvent dans des lieux improvisés en marge de la ville, où la musique tekno est diffusée par des sound systems. Ces événements sont généralement gratuits ou bien à prix symbolique, l'adresse étant souvent gardée privée.

symboles. Des dizaines probablement. Peut-être des centaines. Tous venus chercher quelque chose dans cet endroit mort. Une échappatoire. Une extase temporaire. Un moment d'oubli.

Et alors j'ai compris que la Chartreuse de Bel Sito, en tant que lieu de retraite spirituelle, est restée intacte malgré les ruines et le passage des âges.

Je me suis trompé en pensant que les piliers soutiennent encore une cause perdue. Les générations passent. Les rituels changent. Mais le besoin reste le même. C'est un besoin qu'on éprouve tous. Celui de disparaître un moment dans quelque chose de plus grand que soi. Le besoin de fuir. Celui de se perdre ou de se retrouver.

La vérité

C'est quoi la vérité ?

Une formule logiquement vraie ?

Un axiome¹⁴ dont on ne peut pas douter ? (c'est une tautologie).

Le but de la vie ? Ou peut-être autre chose encore...

La vérité, comme tout concept, est avant tout une question de définition.

¹⁴ Principe admis comme vrai sans démonstration

Une définition simple et intuitive de la vérité serait de la considérer comme une question de correspondance entre l'idée (subjective) et le fait (objectif).

Une idée, une phrase, est vraie si elle correspond à la réalité.

Si je dis "il pleut" et qu'il pleut effectivement au moment de l'énonciation, c'est vrai qu'il pleut.

Facile, non ?

La vérité serait cette adéquation entre ce qu'on perçoit du monde et ce qu'il est. Entre la pensée immatérielle et le monde matériel. Simple. Basique.

Mais comment vérifier cette correspondance ? Comment être "sûr" que ma propre perception de la réalité correspond à la réalité elle-même ? C'est quoi la réalité en dehors de notre perception ? Est-ce qu'elle existe, même ?

La question est tellement complexe qu'il y a une infinité de philosophes qui n'ont fait que traiter de ça, encore, et encore, sans jamais rien ajouter de nouveau. Ah si ! Descartes¹⁵, avec son "je pense donc je suis", a trouvé sa façon de dire que le "s'il y a bien une chose que je sais, c'est que je ne sais rien"¹⁶, en y ajoutant la certitude qu'il existe. Deux millénaires entiers de réflexions, et wow, quel

¹⁵ Philosophe et mathématicien français du XVII^e siècle, il a notamment voulu démontrer l'existence de Dieu.

¹⁶ Citation attribuée à Socrate

progrès fulgurant ! Schopenhauer¹⁷ s'est même ouvert les veines en écrivant *Le monde comme volonté et comme représentation*.

Mais, heureusement, l'humain n'a pas attendu les philosophes pour trancher sur la vérité. Car en attendant de ces intellectuels une réponse qui ne viendra jamais, il faut bien croire à quelque chose, n'est-ce pas ? En fait, quelque chose ne suffit pas. L'Homme croit à plusieurs idées qui rendent son existence heureuse et pleine de significations, lui donnent de l'espoir ou bien le poussent au suicide.

Des croyances, opinions, points de vue, qui ne se valent pas en pratique mais qui exercent la même fonction : celle de donner une direction à l'Homme, voyageur perdu dans un monde qui lui est indifférent, mais dont il a tout intérêt à croire qu'il lui réserve quelque chose.

Je pense que vous auriez tort de penser que cela ne fait pas de grande différence de croire ou de ne pas croire.

Si vous ne croyez pas que l'humain puisse être un animal de nature plutôt pacifiste et compréhensif – tant qu'on ne l'emmerde pas trop – et qu'il existe une justice humaine, ou divine, qui garantit votre sécurité lorsque vous décidez de prendre l'air dans un lieu public, je pense que vous ne sortiriez pas beaucoup de votre grotte.

Ah oui, en parlant de justice... Si tous les juges, avocats, flics ne croyaient pas que leurs intérêts personnels et

¹⁷ Philosophe allemand du XIX^e siècle, connu pour sa vision pessimiste de l'existence

matériels étaient plus significatifs que de mener la vie vertueuse d'Aristote¹⁸, la corruption cesserait alors d'exister.

Parlez avec quelqu'un qui s'est converti à une religion monothéiste et remarquez comment toute sa vie a changé parce que maintenant, il croit en un dieu tout-puissant qui le guide vers ce qu'il croit être le bien.

Et pourtant rien de tout cela n'est vrai. Rappelez-vous, ce sont des croyances.

Mais pour que cette croyance fonctionne et qu'elle pousse à agir l'individu, il faut qu'elle devienne pour lui une certitude. Il doit pouvoir hausser le ton et dire fièrement : "Je crois ceci, je crois cela ! Qui ose me contredire ?"

Et la seule façon qu'il nous reste de nous conforter dans nos croyances, c'est de les soumettre aux autres individus conscients qui nous entourent, ceux dont on juge l'opinion valide. Je ne vais pas aller demander au gars qui travaille au supermarché des conseils sur l'amour, même si je ne doute pas qu'il doit en connaître un rayon. Ha ha...

La croyance qui reste enfermée dans notre crâne reste fragile. Elle doute d'elle-même et se fissure sous le moindre questionnement. Mais une croyance partagée, défendue, argumentée face aux autres – celle-là devient solide. Elle se renforce. Elle devient presque palpable ! Alors on continue. On croit. On débat. On argumente. On se rassure mutuellement.

¹⁸ Philosophe grec du IV^e siècle av. J.-C. Il a défendu l'idée que le bonheur se trouve dans une vie vertueuse, guidée par la raison.

On vit dans une gigantesque fiction collective qu'on maintient par la force de notre croyance partagée. Un accord tacite pour jouer le jeu. Pour ne pas trop se poser de questions.

Parce qu'au fond il y a le vide qui donne le vertige. Celui qui pousse au suicide.

C'est bon ça suffit

« C'est bon ça suffit tes conneries ! Tu nous as amené là où tu voulais, c'était sympa, on a fait un p'tit tour et t'as fait ce que t'avais à faire. Maintenant on veut rentrer, alors sors ton téléphone et appelle Léa pour savoir s'ils sont encore là-bas. »

C'était Romain, et il s'adressait à moi.

Sa voix avait balayé d'un coup très sec le silence de la chartreuse et mon esprit avec elle. Je me suis retourné vers lui, comme étonné. Il me fixait. Adrien aussi. Ils attendaient.

Je m'étais encore perdu dans mes pensées. Il fallait vraiment que je me ressaisisse. J'essaie de me concentrer. De revenir au présent en remontant la bobine.

Oui. C'est bon, je me souviens. De l'autre côté de la barrière. Léa et Nolan étaient de l'autre côté de la barrière et on s'était séparés parce qu'il s'est passé un truc avec Nolan.

Qu'est-ce qui s'était passé déjà ? Il y avait eu quelque chose. Quelque chose de bizarre. Quelque chose nous avait poussés à nous séparer.

Je confie mon téléphone à Romain. Il trouve le contact de Léa, il l'appelle, elle répond. J'écoute ce qu'ils se disent avec beaucoup d'intérêt. Cette conversation concrète allait me ramener à la réalité.

« Allô Léa, tout se passe bien ? Vous êtes encore là où on vous a laissé ? »

« Oui oui ça va ! VIENS ICI, REVIENS ICI J'TE DIS ! »

Elle ne parlait pas à Romain. Elle parlait à quelqu'un d'autre, j'ai d'abord cru qu'elle appelait son chien.

« Par contre Nolan, je sais pas ce qu'il a depuis tout à l'heure à parler de Marine Le Pen et de Jean-Luc Mélenchon... Il débloque grave. Bref, rejoignez-nous. »

Romain a raccroché. Il m'a rendu le téléphone. Et ils m'ont regardé comme pour qu'on prenne une décision. Mais je ne savais pas quoi dire.

Qu'est-ce qui se passait de l'autre côté ?

« Ouais bon on se grouille, faut qu'on les rejoigne. »

Les punks anglais

Je n'ai pas eu le temps de dire au revoir à Bel Sito.

Avec Romain et Adrien, on a pris le chemin du retour.

J'ai été très content de retrouver Léa et Nolan toujours de l'autre côté de la barrière parce que c'étaient mes copains, et qu'on est toujours heureux de retrouver les copains, surtout quand on ne les a pas vus depuis un long moment. Même si ce long moment n'avait duré qu'une demi-heure. Mais il y avait également des punks anglais, et je ne m'attendais absolument pas à les voir ici.

Trois personnes. Au beau milieu de la route, venant de nulle part.

Il y avait ce mec que j'ai trouvé stylé. Il était un peu grand de taille et il avait l'air costaud dans sa veste en cuir beige qui se mariait bien avec sa longue barbe blonde et la bouteille de Jack Daniel's qu'il portait dans sa main droite comme un accessoire qui faisait partie intégrante de lui. Il avait aussi des dreadlocks. Ses dreadlocks à lui, c'étaient ceux qui témoignent d'un passé de galère et on aurait pu y retrouver des brindilles, des feuilles mortes, des petits cailloux, de la poussière, des bouts de ficelle, des miettes de pain, et toute l'histoire accumulée de ses errances.

Et puis y avait aussi sa meuf. Je dis sa meuf car elle avait l'air de rester collée à lui en souriant sans cesse, un peu bêtement. Elle avait un style assez sombre avec son eyeliner qui donnait un regard de félin. Percée du nez, des oreilles et même des tétons qu'on voyait à travers un t-shirt noir, proche du corps. Elle se tenait contre le jeune blond. Toujours souriante, sans s'arrêter de sourire.

Il y avait une autre personne mais je n'y ai pas prêté attention parce que Nolan n'arrêtait pas de gigoter devant lui en se tapant la tête et en faisant des bruits d'animal en rut.

Il se tapait la tête. Pas pour rire, mais vraiment. Avec ses deux mains et juste assez fort pour que ça fasse du bruit. Il parlait encore de Jean-Luc Mélenchon en faisant des tours sur lui-même.

Mais les punks étaient de bonne humeur. Sûrement le whisky. Ils ont rigolé un bon coup en fixant Nolan. Pas méchamment. Juste amusés. Comme si c'était normal. Comme si ce genre de scène faisait partie de leur quotidien.

La situation me paraissait irréelle et j'avais du mal à croire ce qui était en train de se passer.

Puis le mec s'est tourné pour s'adresser à nous.

"Is it OK if we go here?"

Sa voix était grave, posée, et polie. Il demandait la permission. Pourquoi tu demandes la permission ? You are free, my friend !

Le mec a hoché la tête comme pour me dire "Oui". Il s'est accroché d'un bras sur le grillage, a balancé une jambe par-dessus la barrière. Puis l'autre. Il est passé avec une facilité déconcertante. Il a dû faire ça toute sa vie. Sa bouteille de Jack n'a même pas tremblé.

Ensuite, sa meuf a essayé de passer de l'autre côté. Elle a levé sa jambe. Elle s'est hissée. Mais quelque chose a coincé. Entre ses fesses, une de ces piques métalliques qui couronnaient la barrière s'est enfoncée là où elle ne devait pas. Elle a alors grogné de douleur. J'ai vu tout son visage se crispé et ses muscles se raidir. Le sourire perpétuel s'est effacé. Remplacé par une grimace pure. Animale et authentique.

Son gars l'a poussée par le cul. Pour l'aider. Pour la libérer du pic. Elle est passée de l'autre côté en titubant. Le sourire est revenu instantanément et elle s'est encore collée à son prince charmant. Comme si rien ne s'était passé. Comme si la douleur n'avait été qu'une parenthèse négligeable dans l'océan de liqueur et d'amour dans lequel elle baignait.

J'ai rigolé, pas parce que c'était trop drôle. Enfin si, peut-être. Mais surtout parce que je ne savais pas quoi faire d'autre. La situation dépassait ma capacité à la comprendre et parfois il vaut mieux ne pas essayer de comprendre le ridicule et juste se taper une bonne grosse barre au visage de la vie, cette vaste blague.

Nolan continuait ses bruits. Adrien et Romain regardaient la scène avec leur expression que je ne sais jamais décrypter. Léa, fatiguée. Les punks anglais étaient maintenant du "bon" côté de la barrière et nous, on est retournés de l'autre côté.

Le contexte

Nolan s'est figé. Ses yeux se sont écarquillés comme s'il venait de percuter un truc cosmique. Un truc du genre le sens de la vie ou ce qu'il y a après la mort. Il s'est collé une baffe astrale, une seule main, mais *efficace*, la claque du daron.

« Ahhhh ouais les gars, j'veous ai déjà vu quelque part... C'était un truc à la forêt avec... Mohamed ? » Bingo ! « Baaahhhhh ouais, à l'ancienne... L'truc avec Romain ! Avec les vieuuuuuux trucs là. »

Il a perdu le contexte.

Il tournait en rond au milieu de la route, complètement perché. Je regardais Romain.

Romain regardait Adrien et Adrien me regardait comme pour dire : « *Frère, c'est quoi ce sketch ?* »

Et moi je regardais Léa à bout de nerfs qui venait de rester avec lui 30 minutes sans péter un câble. Comment on en était arrivés là et pourquoi ? Mystère et boule de gomme. J'avais l'impression d'être dans un rêve qui sonnait trop faux pour être vrai.

Nolan déambulait comme un singe de foire échappé d'un numéro annulé. Totalement à l'ouest. Je l'observais partir en cacahuète et, sans dégoût, j'ai eu un petit pincement au cœur. C'était de la pitié car ça aurait pu être moi. Ça aurait

pu être n'importe qui. Mais c'était lui. Aujourd'hui, c'est à son tour d'être le cirque à lui tout seul.

Je m'approche. « Viens mon pote, on va rentrer à la maison. »

Sauf que non. Nolan s'est mis à gigoter comme un fou sous cocaïne. Il a recommencé à aboyer, puis à rugir, puis à faire des cris d'animaux que même le zoo n'avait pas dans son catalogue. Et au milieu de tout ça, monsieur s'ajuste les couilles d'un geste chirurgical, un petit *clac* sec, propre, net et précis. Comme on fait avec le frein à main quand on veut stationner sa voiture. Il a refait ça plusieurs fois et à chaque fois j'ai explosé de rire.

Je l'ai attrapé par les épaules et je l'ai tiré vers moi pour le faire avancer. Fallait vraiment se casser de cette forêt sans croiser trop de promeneurs. Des familles, souvent. Je voyais déjà la scène venir :

« Maman, pourquoi le monsieur il est comme ça ? » « Ne regarde pas ma puce. Ça, c'est ce qui arrive aux vilains enfants qui écoutent pas leurs parents. » (C'est vraiment arrivé.)

Sur le chemin du retour, Romain lui demande d'un ton hypersérieux :

« Nolan, tu penses quoi du contexte ? »

Il s'est arrêté net. Il a fixé un point invisible dans une autre dimension hors du temps et de l'espace cartésien.

Puis il a déclaré avec une gravité de prophète :

« Toute ma vie... c'était un truc. » J'ai hoché la tête, il disait pas d'la merde. La vie, c'est clairement un sacré truc. Mais il a enchaîné :

« Toute ma vie, c'est un truc dans les taz ! »

... Alors là non.

« Je ne suis pas trop d'accord avec toi Nolan. Ptet qu'à un moment t'as pris des taz... mais *toute* ta vie ? »

« Toute ma vie, c'était une mouche ! »... Vraiment ?

Les taz, finalement, c'était pas si mal que ça.

Les frames

On a fini par calmer un peu Nolan. C'était pas une partie de plaisir. Il était en plein délire, persuadé d'être dans un rêve et de pouvoir faire "tout ce qu'il veut". Et vu qu'on se trouvait au bord de la falaise, il valait mieux pour lui et pour nous qu'il ne teste pas ses pouvoirs magiques. On est retourné à la boule, on a tiré Nolan et on l'a installé en bas, juste à côté de la cage d'escalier. Ici au moins, il ne risquait plus de basculer dans le vide.

« Allez, ça suffit, tu bouges plus ! »

On avait besoin d'un moment de répit. Léa pleurait, Adrien tremblait, Romain tenait bon, et moi... Moi j'essayais encore de comprendre comment il pouvait faire jour alors qu'on marchait dans cette forêt depuis plus de dix heures.

On est remonté sur la boule pour prendre un peu de hauteur sur tout ce qui venait de se passer. On échangeait nos points de vue sur les situations qu'on venait de vivre, on a encore parlé un peu du contexte, de la procrastination, de l'argent, du bonheur, de Nolan et Léa, des punk anglais.

Sur le bonheur, c'était intéressant. On a fait beaucoup de theorycrafting, et on en est venu à cette idée : l'humain chercherait son bonheur dans la maximisation de ce qu'on a fini par appeler des "frames".

Une *frame*, ce serait une toute petite unité de la réalité telle qu'on la perçoit. Une capture minuscule, un fragment sensoriel qui, une fois ressenti, crée du temps et déclenche une émotion. Une frame n'existe qu'une fois, et elle est, par essence, insaisissable. On peut en garder un souvenir, bien sûr, mais jamais la ressentir à l'authentique car la mémoire altère toujours un peu les moments du vécu. La frame est ce qu'on peut définir alors comme la plus petite unité de notre expérience subjective en tant qu'êtres vivants.

Pour atteindre le bonheur, il ne s'agit pas juste d'avoir des frames agréables au présent, la dimension temporelle joue un rôle très important.

Par exemple, prenons les jeunes qui sortent tous les soirs et jurent qu'ils n'ont aucun problème avec l'alcool alors qu'ils en boivent quotidiennement. Leur "moi présent" pense optimiser ses frames : l'ivresse, les liens que ça engendre, la légèreté... et dans l'instant, il n'a pas forcément tort. Les raisons varient d'une personne à l'autre, mais qu'elles soient bonnes ou mauvaises, ça ne change pas

grand-chose car l'alcool, consommé chaque jour, finit par abîmer n'importe qui. Les frames de plaisir finissent tôt ou tard par être remplacées par des frames de douleurs, de crises de foie, ou pire encore. On pourrait dire qu'un individu heureux serait celui qui a un ratio de bonnes frames vs mauvaises frames tout au long de sa vie. Plus simplement, il faut faire les bons choix pour soi et tout est dans la mesure.

Pour reprendre Nolan, toute ma vie c'était un truc qui m'a demandé sans cesse : "Alors, elle a quel goût, ta frame ?"

Maxer ses frames, c'est savoir prendre du recul sur une situation et savoir se demander si ce qu'on fait c'est dans notre meilleur intérêt autant aujourd'hui que demain. Maxer les frames, c'est comprendre que notre temps est précieux, qu'il faut donner son énergie à ce qui en vaut vraiment la peine. Pour donner un exemple concret, les frames, c'est savoir mettre de côté le FOMO (Fear Of Missing Out) quand on est fatigué et rester chez soi pour se reposer.

On pourrait critiquer cette théorie car elle présente le bonheur comme une simple équation, un calcul purement logique. Un modèle qui, bien qu'il puisse être fidèle à ce qu'on observe, réduit toute beauté qu'on peut trouver dans d'autres conceptions du bonheur. Et vous savez quoi ? Je suis d'accord, de toute façon j'ai jamais aimé les maths.

On peut aussi la critiquer parce qu'elle part systématiquement de soi. Elle mesure uniquement son propre bien-être, ce qui peut facilement glisser vers une justification de l'égoïsme. Et je comprends la critique,

surtout si on définit l'égoïsme comme le ferait un enfant de primaire : “penser qu'à soi-même”.

Mais c'est plus complexe que ça.

En ce qui me concerne, je dirais que l'égoïsme n'est pas toujours moralement condamnable. Si c'était le cas, nous serions tous dans un sale pétrin car nous sommes tous égoïstes. Mais comment vit-on avec un tel fardeau ?

L'égoïsme peut se déguiser en altruisme. Les gens ne font-ils pas parfois des dons pour se donner bonne conscience ? Résultat concret : quelqu'un est aidé. Où est le problème moral là-dedans ? Certains diront : *l'intention*. Mais restons concrets s'il vous plaît.

Bref, l'égoïsme, c'est bien plus subtil que : “Il veut juste son propre bien-être et il se fiche des autres.” Comprendre son propre égoïsme et celui des autres, c'est comprendre la partie immergée de l'iceberg du Moi et tout ce que cela implique.

Je précise quand même (on ne sait jamais) qu'en disant ça, je ne mets pas toutes les manifestations de l'égoïsme humain dans le même panier et que donc, je ne condamne pas la morale.

L'égoïsme d'un père violent n'a rien en commun avec celui d'un soldat qui se sacrifie pour protéger les siens. Le mot est le même, mais les résultats sont incompatibles.

Ce que je veux dire et ce dont je suis sûr, c'est que tout le monde, exactement tout le monde, cherche à tirer son épingle du jeu au quotidien, et c'est ok ! Dans ce jeu, certains gagnent et d'autres perdent, parfois ensemble. Les joueurs disposent de plusieurs profils. Il y a les sympathiques, les méthodiques, les pudiques, les diplomates, les rusés, les fourbes, les mieux dotés. Chacun fait ce qu'il peut avec ce qu'il a, et certains ont des crocs très aiguisés.

Hobbes l'avait dit : "L'Homme est un loup pour l'Homme."

Don't hate the player, hate the game.

La chute

Je suis descendu de la boule. Nolan était toujours là, songeur, l'air plus calme.

— Ça va aller, mon pote ?

— Ouais, ça va... ça va.

Après cette aventure complètement folle où on s'était trompés de chemin comme des explorateurs mal guidés, où les insectes nous avaient pris pour un buffet à volonté, où nos désaccords avaient atteint des sommets dignes d'une

téléréalité, où on s'était aventurés dans un endroit strictement interdit et où on s'était ridiculisés devant toutes les familles présentes – on allait enfin rentrer à la maison. Ça me rendait fou de joie rien que d'y penser.

J'avais hâte qu'on puisse dire "C'est passé" et raconter ça comme des héros... ou de légendaires abrutis, ça dépend du point de vue.

Sauf que sur la descente, Nolan s'est soudainement retourné. Tout s'est passé en moins d'une fraction de seconde.

Un jab sec. Direct. Une énorme patate qui m'a explosé en pleine gueule. Ma mâchoire s'est déformée sous l'impact. Le choc m'a sonné. Mes yeux se sont brouillés. WHAT THE FUCK ? Et avant même que je puisse réaliser ce qui venait de se passer, Nolan s'est jeté dans le vide. Comme un prophète à qui Dieu aurait promis le paradis.

Il a percuté la terre avec un bruit sourd. *BOUM*. Puis il a roulé d'une façon violente et misérable. Son corps rebondissait contre le sol, comme un pantin désarticulé. Un mètre. Deux mètres. Trois. Quatre.

Puis plus rien. Le silence complet. On était tous choqués tandis que son corps gisait en contrebas, inerte.

— Nolan !

Romain n'a pas réfléchi. L'homme de la situation, il a sauté aussi. Il a dévalé la pente dans un mouvement héroïque, glissant, s'agrippant aux racines pour ne pas tomber.

Il est arrivé près de lui. Il s'est agenouillé.

— Il bouge plus.

Mon sang s'est glacé. Quelle catastrophe.

La fin

Est-ce que vous vous êtes déjà posé cette question : “Et si je mourais maintenant ?”

Moi je me la suis posée quand on était dans la voiture à Léa quand on rentrait de Floirac. Nolan n'était pas mort, juste très amoché. J'étais à l'arrière avec lui quand il m'a craché du sang dessus. J'ai réfléchi à ma vie, car j'ai compris qu'elle allait peut-être s'arrêter d'un instant à l'autre. On était sur le rocade, Léa était fatiguée et l'atmosphère était tendue. J'envisageais déjà l'accident grave.

C'est avec une clarté presque surnaturelle que des images ont défilé, celles du Maroc, de mon quartier, de mon enfance. Il y a d'abord eu mes années au primaire. Ensuite je me suis souvenu de mon premier amour, elle était omniprésente dans mon esprit et c'est pour elle que j'avais écrit mon premier livre. Mon premier vertige.

Je revois Tati Keltoum qui m'accueillait chez elle quand je toquais à sa porte. Elle me regardait avec cette tendresse infinie, comme si j'étais précieux. Je ne lui ai jamais dit merci assez fort. Je ne lui ai jamais dit « je t'aime comme ma deuxième maman ».

J'ai repassé les souvenirs du collège où j'étais ce gamin maigrichon qui ne parlait pas beaucoup mais qui observait tout. J'ai fait la connaissance de Chadi qui était et restera toujours mon meilleur ami. On avait les mêmes délires idiots pendant les pauses. Je me souviens de nos discussions profondes sur la vie sur les gradins du terrain de sport ou par message tard dans la nuit.

Je repense aux discussions avec Papa. Ces échanges qui n'étaient jamais faciles. Lui qui attendait tant de moi. Moi qui n'attendais rien de la vie, moi qui préférais mourir plutôt que d'aller en cours. Cette époque où je fuyais la réalité. Les jeux vidéo. Les mondes imaginaires où j'étais quelqu'un d'autre, quelqu'un de fort, quelqu'un d'important.

Après ça, il y a eu le lycée. Ma renaissance, je pensais. J'avais décidé de me mettre au sport sérieusement. Musculation, course, discipline. Je voulais me transformer. Devenir quelqu'un d'autre. Quelqu'un de respectable. Quelqu'un dont je pourrais être fier.

J'ai fait le deuil d'un ami qui s'était fait tuer. J'ai souffert de ma première vraie blessure amoureuse. Je suis allé poursuivre mes études en France. J'avais fait ceci et je n'avais pas fait cela. J'avais accumulé mes moments de gloire et mes défaites troublantes.

J'ai revu aujourd'hui le départ, le marché, le château, la montée avant d'arriver à la boule, les deux chemins qui s'offrent à nous, la boîte à livre avec les animaux, Zelda, les maisons de vacances, la barrière, les graffiti et la chartreuse, la discussion philosophique et les punks anglais. Mais quelle importance ? Car dans quelques secondes, j'allais peut-être passer de l'autre côté.

J'ai pensé aux gens qui seront tristes de me voir disparaître, et je n'en ai compté que trois¹⁹. Je me suis alors demandé si j'avais été une bonne personne. Mais je n'ai pas eu de réponse.

Tout ce que je sais, c'est que j'ai tellement évolué.

J'ai appris à regarder les gens dans les yeux. J'ai appris à dire non. J'ai appris que la force n'est pas dans les apparences mais dans la capacité à rester debout comme les piliers de la chartreuse quand tout s'effondre. J'ai appris que l'amitié, la vraie, celle même de ce con de Nolan qui vient de me foutre une golden dans la gueule, ça vaut tous les trésors du monde. J'ai appris à pardonner. À Papa que je ne comprenais pas encore. À moi-même qui me cherchais et me cherche toujours et encore. À accepter que personne n'est parfait, que chacun a son contexte et qu'en somme, tout le monde fait ce qu'il peut avec ce qu'il a.

Et maintenant, dans cette minuscule voiture rouge qui pourrait devenir notre cercueil à tous, je réalise que j'ai encore tellement à vivre. Tellement de choses à découvrir.

¹⁹ Mon père, ma mère, mon frère

Tellement de personnes à rencontrer. Tellement d'erreurs à commettre et de leçons à apprendre. Tellement d'amour à donner. Tellement de moments à savourer.

Mais je suis prêt à mourir. J'emmerde la mort.

Si la voiture dérape maintenant. Si on percute ce camion là-bas. Si mon cœur s'arrête dans la seconde qui suit. Je pourrais partir en paix. Parce que j'ai vécu vraiment. J'ai ressenti. J'ai aimé. J'ai ri. J'ai pleuré. J'ai été vivant, intensément, douloureusement, magnifiquement vivant.

Et là, à cet instant, en cette frame précise, je l'ai senti.

Une vague m'a submergé de l'intérieur. Un frisson a parcouru mon échine. Une chaleur dans ma poitrine s'est répandue dans tout mon corps.

Je l'ai atteint, le Nirvana.